



## SOMMES-NOUS

RÉCUPÉRÉS ?  
RÉCUPÉRABLES ?

Lors du dernier C.A. de la C.E.L., l'examen de la situation économique a montré une baisse des abonnements pour presque toutes les publications. En interrogeant camarades et sympathisants, on se rend compte que, parmi les explications données, il en est deux qui méritent que nous nous y arrêtions.

● De plus en plus d'enseignants se refusent à payer eux-mêmes leurs outils de travail. De même, de plus en plus d'entre eux disent : «*Je ne fais pas de stage au cours de mes vacances.*»

● Pourtant, en relisant les *Educateurs* de 1964-65, on voit que C. Freinet s'y félicitait de voir reprendre un certain nombre de ses idées. Il parlait de «*ferment de l'avenir*», de «*pédagogie de masse*».

L'état d'esprit des camarades et des enseignants en général aurait-il changé ?

Devenons-nous plus passifs, plus consommateurs, plus jaloux de notre temps de travail — et de notre temps de repos —, plus exigeants vis-à-vis de l'Administration ?

Il est vrai que celle-ci ne se préoccupe guère de notre formation, qu'elle soit initiale ou continuée.

Nous devrions pourtant savoir que nous ne devons surtout attendre que de nous-mêmes. Avons-nous encore souvent en la mémoire ces mots de C. Freinet :

— «*Retroussons nos manches.*»

— «*Commençons par dépouiller le vieil homme.*»

Car la crainte si souvent avancée de la **récupération** n'est-elle pas une fausse crainte, une mauvaise raison avancée par ceux qui ont peur de bouger, qui s'enferment peu à peu dans l'immobilisme ?

Autre fait, à lier au précédent : la dernière campagne d'actions n'a donné qu'un résultat médiocre (1 000 actions arrivées au 30-11-77). Pourquoi tant de camarades rechignent-ils à verser cette action annuelle ?

Doit-on encore s'interroger sur la qualité, la **valeur** actuelle de notre militantisme ? 50 F = 1/60e d'un traitement mensuel moyen.

Le militant, qui, il y a trente ans, achetait à ses frais une imprimerie, versait l'équivalent d'un salaire mensuel. Nous le savons tous, pourtant, que l'apport régulier d'argent frais à la C.E.L. est ce qui garantit son indépendance financière, est donc ce qui garantit notre indépendance pédagogique.

Nous savons que la survie de l'I.C.E.M. passe par la survie de la C.E.L. Et le mythe de la révolution immédiate et totale hante certains d'entre nous.

Non, nous n'avons pas à nous réfugier derrière ces leurres idéologiques. L'attente, bras baissés, conduirait à la disparition de notre mouvement. Celle-ci nous conduirait tout droit à l'uniformité pédagogique (à la pédagogie appliquée et non à la pédagogie sans cesse réinventée), au mépris accentué des enfants, des adolescents (notre confort avant tout), au mépris de nous-mêmes et de tous les enseignants auxquels seraient appliqués sans contrepoids : normes, programmes, circulaires.

Un travail d'O.S. Or, précisément, ce que nous voulons faire, ce que nous voulons montrer et transmettre aux enfants et plus encore aux adolescents, c'est le refus de la servitude, la recherche de la dignité et du bonheur (1).

Ce refus passe d'abord par la maîtrise de notre travail, de notre réflexion, de nos outils pédagogiques.

**Cette maîtrise se paie, car elle paie.**

● Si la notion d'expression libre est aussi répandue actuellement, qui oserait nier la part assumée par Freinet et ses camarades entre 1923 et 1968 ? Et a-t-on la naïveté de croire que le Mouvement Freinet a tout dit, notamment au premier cycle où se nouent les problèmes sociaux et se forgent les solutions d'avenir ?

Quant à la notion même d'expression libre, nous avons du pain sur la planche si nous la voulons bien comprise par tous et bien appliquée.

● Dès lors, refuser de prendre une action C.E.L., chipoter pour des raisons idéologiques sur des abonnements («*Moi, tu vois, c'est une question de principe : c'est l'établissement qui doit payer...*»), qu'est-ce d'autre qu'une attitude petite-bourgeoise, un abandon de ses responsabilités historiques personnelles et collectives et finalement l'acceptation un peu morveuse d'un état d'esclavage économique, politique, social et culturel.

● C'est alors qu'on entend généralement le grand air de la **récupération** !

C'est Bourdieu qui déclare à *France-Culture* : «*Une expérience récupérée par le système a un effet pire que l'inaction parce que la récupération renforce le système lui-même*» (le 26 septembre 1977). Ceci c'est condamner radicalement toutes les luttes du passé et celles de l'avenir et permettre ainsi au système de remplir le seul but qui l'intéresse : durer.

Pourtant la réfutation de la récupération n'est pas intellectuelle, mais **sensible** et on la trouve sous la plume d'Annie Leclerc dans *Epousailles* : la crainte d'être récupérée paralyse la vie et l'empoisonne : «*Faudrait-il enfin que nous nous abstenions de tout travail, de toute lumière, de toute raison, de toute science, de tout enseignement, de toute musique pour ne jamais risquer d'apporter de l'eau au moulin du pouvoir ou d'être broyé en ses rouages. (...) J'en vois comme ça autour de moi, je les vois même de très près, ce sont souvent mes copines, mes copains, qui n'ont plus d'autre principe de conduite que l'évitement ; évitement perpétuel de lieux souillés et de discours piégés, navigation triste, où tout élan collectif se brise sur la crainte de la «récupération», où tout accord, toute adhésion finissent par s'engluer dans les bourbiers infinis de la défiance. Ils ont peur, ils n'osent plus : qu'est-ce qu'on pourrait bien faire de bon et dont nous serions assurés que le pouvoir ne pourrait tirer aucun parti ? Moi ce qui me fait peur, c'est d'avoir peur, c'est de ne pas oser, c'est de me retenir (...)*» (2).

Avec cela, tout est dit. Les premiers et les seuls «récupérés» ce sont ceux qui ont peur de l'être, qui acceptent de se laisser entamer parce qu'ils ne font plus confiance à rien finalement. C. Freinet a écrit une *Education du travail*. Il conviendrait de la lire ; on la croit inactuelle ; elle est au contraire très actuelle car le travail auquel songeait Freinet et pour lequel il se battait n'avait rien à voir avec l'activité racornie et stupide à laquelle certains de nos camarades ou de nos collègues acceptent de voir réduit ce mot.

Quand on n'agit pas, on est toujours récupéré par l'inaction, la tristesse et finalement la veulerie. Quand on agit au contraire, sans relâche et coopérativement, on n'est pas récupérable.

Roger FAVRY  
et le C.D. de l'I.C.E.M.

(1) Pour savoir contre quoi nous luttons exactement, il suffit de lire *L'Établi* de Robert Linhart (Ed. de Minuit, coll. «Documents», 22 F) où l'auteur raconte ce qu'il a vécu comme O.S.2 chez Citroën, la chaîne, la surveillance, la répression, la résistance et la grève.

(2) Il faut lire ce très beau livre d'Annie Leclerc : *Epousailles*, paru chez Grasset en 1976, un peu difficile par son analyse à la fois lyrique et philosophique. L'extrait cité se trouve aux pages 170 et 171.